

“Culture de la pauvreté” et analyse des Classes

BERNARD BERNIER

Département d'Anthropologie

Université de Montréal

avec la participation de Bernard Emond

SUMMARY

Recently, American social scientists have devoted a good number of studies on the “Poor”. This particular article presents a critique of the main trends represented in these studies. The author insists on their inability to identify causal factors and present an alternative framework of analysis based on historical materialism.

Depuis quelques années, certains anthropologues se sont mis à l'étude des sociétés dites “complexes”. Se détournant des “primitifs”, dont le nombre diminuait sous l'impact du capitalisme, ils ont d'abord entrepris des recherches sur les “paysans”, c'est-à-dire les agriculteurs qui vendent une partie de leurs produits sur un marché capitaliste, puis finalement sur les habitants des villes, tant dans les régions traditionnellement étudiées par les anthropologues que dans les sociétés européennes et surtout nord-américaines. Dans leurs études urbaines, les anthropologues se sont intéressés principalement au tribalisme, aux minorités ethniques, et aux “pauvres”. Sur ce dernier terrain, les anthropologues ont rencontré d'autres experts en sciences humaines: sociologues, criminologues, psychologues, travailleurs sociaux, politicologues, etc.; et bien qu'ils aient tenté de se définir un objet d'étude et des méthodes propres, leur recherche s'apparente beaucoup à celle des autres spécialistes¹. C'est pourquoi, dans cet article qui porte sur les analyses nord-américaines de la pauvreté, nous

¹ Il faut mentionner comme exception, Oscar Lewis, dont la méthode a certaines caractéristiques spéciales (par exemple la transcription littérale de bandes magnétiques) mais non spécifiquement anthropologiques (Voir Lewis, 1961, 1968, 1969).

tiendrons compte non seulement des écrits d'anthropologues (comme Lewis, Valentine, Ruyle et Leacock), mais aussi d'autres spécialistes (Moynihan, W.B. Miller, S.M. Miller et autres), car les débats actuels dont les anthropologues sont partis les englobent aussi.

Notre but n'est pas surtout de critiquer ces auteurs, mais bien de présenter un cadre différent d'analyse que nous avons dû élaborer, sur la base du matérialisme historique, pour cerner la réalité d'un groupe de sous-prolétaires d'une petite ville du Québec². Cependant, avant d'en arriver à ce cadre d'analyse, il sera nécessaire d'abord de présenter les différents éléments du débat qui se déroule actuellement parmi les spécialistes nord-américains de la pauvreté, puis d'en critiquer les principes de base. Les limites d'un article nous forcent toutefois à présenter succinctement des points qui méritent plus ample traitement et à ignorer l'œuvre de certains auteurs.

I — L'APPROCHE CULTURELLE AMÉRICAINE

De par la controverse qu'ils ont suscitée, les ouvrages d'Oscar Lewis constituent un bon point de départ dans notre examen de la littérature sur la pauvreté. Nous présenterons ensuite les théories d'autres auteurs dont l'œuvre se situe dans le prolongement ou en opposition à celle de Lewis.

a) *Oscar Lewis et la "culture de la pauvreté"*

Il ne s'agit pas de reprendre toutes les critiques qui ont été faites de la "théorie" de Lewis (pour cela, voir Valentine, 1968 et Leacock (ed.), 1971), mais bien d'en présenter les éléments de base que nous critiquerons ensuite.

C'est par souci humanitaire que Lewis s'est mis à l'étude des pauvres vivant dans les bidonvilles au Mexique, à Porto-Rico

² Ce projet de recherche a été financé pendant deux ans par le Conseil des Arts du Canada. Pour éviter tout ennui que cet article ou toute autre publication subséquente pourrait apporter aux membres de ce groupe, nous évitons de donner son nom et sa situation géographique. Nous tenons à souligner qu'une analyse plus détaillée de ce groupe, y compris un examen plus approfondi des écrits sur la culture de la pauvreté, est en préparation et sera publié probablement sous le titre *Bidonville, P.Q.*

et finalement à New York (1969, p. 771). À ce nouvel objet d'étude en anthropologie, il a voulu appliquer les techniques "traditionnelles" de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie: entrevues, questionnaire, observation participante (1969, p. 777). Pris dans un ensemble social beaucoup plus vaste que la "communauté traditionnelle", Oscar Lewis s'est défini un objet d'étude mitoyen: la famille, à laquelle il a appliqué la méthode holistique de l'anthropologie (1966, p. 20, 21). Sans entrer immédiatement dans la partie critique, il est bon de noter que la famille, tout en étant partie des rapports sociaux, ne les épuise pas; et ainsi une analyse centrée sur cette institution sociale ne peut fournir tout le contexte des bidonvilles.

Mais c'est tout de même sur la base de recherches ethnographiques sur la famille que Lewis définit la culture de la pauvreté. Fait assez curieux, Lewis ne donne nulle part de définition claire de la pauvreté. De fait, il ne considère pas la pauvreté d'abord comme un fait matériel, mais plutôt comme un fait de conscience. Ce qui est important, ce n'est pas la pauvreté elle-même, mais un ensemble d'institutions et de valeurs qu'il appelle "culture de la pauvreté" (1969, p. 806). Par conséquent, ce qu'il faut faire disparaître, ce n'est pas surtout la pauvreté, mais la culture qui y est souvent attachée (1966, p. 22, 25).

Il ne faudrait pas en conclure que Lewis ne donne pas certaines conditions d'existence de la "culture de la pauvreté":

- 1 — économie monétarisée, travail salarié, production axée sur le profit;
- 2 — taux de chômage élevé, main d'œuvre non-spécialisée, salaires bas;
- 3 — manque d'organisation sociale, politique et économique chez les pauvres;
- 4 — l'existence dans la classe dominante d'une échelle de valeurs qui insiste sur l'accumulation de la richesse, la possibilité d'une mobilité sociale vers le haut, et qui explique la pauvreté par l'infériorité;
- 5 — blocage effectif de la mobilité sociale dans une société stratifiée axée sur le profit (capitalisme). (1966a, p. 21; 1969, p. 801-802).

Ces conditions, selon Lewis, se retrouvent souvent en période de changement social (colonialisme, par exemple) (1969, p. 802-803). La culture de la pauvreté qui se développe alors est une adaptation/réaction des exploités³ à leur position marginale dans la société. Lorsqu'elle est constituée, comme toute culture, elle est transmise de génération en génération par apprentissage à l'intérieur de la famille (1966, p. 21; 1969, p. 802)⁴. Son contenu s'exprime par un ensemble de traits groupés selon quatre catégories principales: 1 — les gens appartenant à la "sous-culture" de la pauvreté sont marginaux et n'utilisent que rarement les institutions mises à leur disposition par la société globale; 2 — dans la communauté locale, ils sont rarement organisés au-delà de la famille étendue; 3 — au niveau de la famille, on note l'absence d'enfance, l'initiation sexuelle précoce, le nombre élevé d'unions consensuelles et de familles matrifocales; 4 — au niveau individuel, on remarque un fort sentiment de marginalité et d'impuissance, un fort pourcentage d'individus aux structures individuelles faibles, avec l'identification sexuelle imprécise, l'incapacité de contrôler ses élans, l'orientation vers le présent et l'incapacité de prévoir l'avenir, le sentiment de résignation et de fatalisme (1969, p. 805-806).

Lewis explique ainsi l'utilisation de ce concept:

The subculture of poverty is a statistical profile; that is the frequency of distribution of the traits both singly and in clusters, will be greater than in the rest of the population". (1968, p. 11-12).

Cette notion a peut-être une certaine utilité pour la classification, mais elle ne permet pas, dans les mots de Lewis lui-même, de "peser" l'importance de chacun des éléments (1968, p. 12).

Il est intéressant de noter que Lewis ne met pas explicitement la cause de la culture de pauvreté dans les institutions des pauvres eux-mêmes, que même, il affirme que son concept constitue une attaque contre la société capitaliste (Lewis, O. et al, 1967,

³ Cet aspect est souligné plus fortement par H. Rodman (1964, p. 65) qui voit les institutions et comportements des pauvres non comme des problèmes mais plutôt comme des solutions aux problèmes posés par leur situation marginale.

⁴ Lee Rainwater présente une explication semblable: tout en insistant sur la responsabilité de la société globale (1968, p. 246 sq.), il n'en voit pas moins dans les valeurs et la personnalité des pauvres et des travailleurs, transmises par la famille, une cause importante de leur pauvreté (p. 244-245).

p. 497). Cependant, son insistance sur la transmission culturelle de la "culture de la pauvreté" et sur son caractère négatif a été utilisée pour assigner la responsabilité de la pauvreté aux pauvres eux-mêmes; et son absence d'analyse des causes réelles de l'existence de bidonvilles ne peut qu'encourager cette utilisation.

Avant de passer aux critiques de cette œuvre, cependant, il est important de noter que le concept central de l'analyse de Lewis est celui de "culture" dans le sens anthropologique du terme (quelle que soit sa définition), ce qui veut dire que l'on insiste sur un ensemble de valeurs, de comportements et d'institutions transmises par l'apprentissage, de génération en génération.

b) *Qui sont les "responsables" de la pauvreté?*

À la suite des travaux d'Oscar Lewis, et même auparavant, nombre d'auteurs se sont attaqués à la persistance des comportements spécifiques des pauvres et à leur relation à la pauvreté matérielle. Daniel Moynihan est certainement l'auteur qui a eu le plus d'influence pratique, car il est devenu conseiller présidentiel de Johnson dans la guerre contre la pauvreté aux États-Unis. Pour Moynihan, le problème fondamental des pauvres et surtout des Noirs, c'est leur structure familiale, qu'il qualifie de pathologique à cause surtout de sa matrifocalité (1965, p. 29 sq.). Pour Moynihan, le remède à la pauvreté, c'est un changement dans la famille. Il suggère bien que l'état mette sur pied un programme de création d'emplois, mais ce programme ne peut avoir l'effet désiré que si les pauvres sont en mesure de saisir les nouvelles chances qui s'offrent à eux. Pour cela, il faut que les pauvres changent leur comportement. Et ce changement n'est possible que si la famille est modifiée (1965, p. 47-48). Pour Moynihan donc, la famille est la cause principale des "valeurs" des pauvres⁵. D'après lui, la solution se trouve premièrement du côté des pauvres.

Walter B. Miller a une position plus ambiguë mais tout aussi centrée sur la responsabilité des pauvres. Pour lui, le problème doit être analysé en termes de "préoccupations focales" (focal

⁵ Les pauvres, pour Moynihan, ce sont les Noirs. Le titre de son rapport est clair: *The Negro Family*.

concerns). Or les préoccupations focales des pauvres diffèrent de celles des gens de classe moyenne. En effet, le comportement des pauvres est déterminé par la hantise des problèmes, la dureté, la combine, l'excitation, le destin, l'autonomie. À l'intérieur de chacun de ces éléments, l'individu oscille entre deux extrêmes. Tout son comportement est déterminé par ces préoccupations, ce qui n'est pas le cas pour les individus des classes moyennes, qui ont d'autres préoccupations (1965).

Ce sont ces préoccupations différentes des pauvres qui les empêchent de saisir les chances offertes par le système américain. Car le système américain offre de nombreuses avenues de réussite à qui veut s'en servir (1968, p. 293 sq.). Évidemment, cela ne peut pas se faire sans un effort pour vaincre les oppositions des gens qui ont réussi et qui veulent à bon droit maintenir leurs privilèges (1968, p. 296, 298). Cependant, d'après Miller, la plupart des gens se prévalent de ces avenues de réussite, car pour lui, la pauvreté a presque disparu aux États-Unis. Malgré les statistiques qui démontrent le contraire (Ornati, 1965; Orshansky, 1965; Miller, H.P., 1965), Miller affirme que la pauvreté n'est qu'une invention des intellectuels en mal de bonnes causes (1968, p. 266 sq.). De fait, pour lui, la pauvreté est vaincue aux États-Unis (1968, p. 271). Il n'en reste que quelques poches, qui se maintiennent à cause des valeurs différentes de leurs membres, valeurs qu'il ne faut pas voir comme pathologiques mais bien comme une autre façon de vivre (1968, p. 294).

Comme on le voit, avec Miller et Moynihan, le ton a changé; et loin d'être même confusément une attaque contre la société américaine, leurs écrits en sont plutôt une apologie. Cependant, retenons encore une fois l'insistance sur la famille et les valeurs.

Nous notons toutefois un changement de perspective dans un article de David Matza (1966) qui souligne, mais sans insister, que la pauvreté existe parce que les pauvres sont utiles au capitalisme comme main d'œuvre de réserve, une interprétation reprise beaucoup plus systématiquement par Eugène Ruyle dans son étude des intouchables au Japon (Ruyle, 1971).

Il serait inutile d'examiner les œuvres d'un nombre plus considérable d'auteurs car ceux que nous avons choisis représentent assez bien les tendances de l'analyse de la pauvreté.

Les diverses critiques faites au sujet de ces analyses nous aideront à reposer le problème en termes plus clairs.

c) *Les critiques*

Charles A. Valentine (1968) a proposé une critique culturaliste du concept de culture de la pauvreté. Rejetant les interprétations qui rendent les pauvres responsables de leurs conditions, Valentine souligne que toute théorie qui insiste sur des valeurs différentes transmises par des institutions différentes, spécifiques au milieu pauvre, renvoie la responsabilité de la pauvreté sur les pauvres. D'après lui, c'est ce que fait effectivement Lewis lorsqu'il préconise comme solution la destruction de la culture de la pauvreté plutôt que l'élimination de la pauvreté matérielle elle-même. Valentine, se basant sur la définition que donne Gans d'une sous-culture (1962, p. 229 sq.; 1968, p. 211 et 218), rejette la définition de la pauvreté comme sous-culture; il la voit plutôt comme un ensemble de réponses situationnelle, fondées sur des valeurs partagées avec le reste de la société, à des conditions différentes, caractérisées surtout par l'impossibilité de la mobilité sociale. Il n'y aurait pas alors une seule sous-culture de la pauvreté, mais bien plusieurs, suivant les diverses cultures ethniques, et qui partageraient beaucoup de traits avec la culture dominante.

Eleanor Leacock (1971) reprend une critique semblable, mais en y ajoutant un aspect nouveau. Pour elle, un élément important et souvent oublié dans les discussions est le système scolaire, divisé en deux voies parallèles, et qui oriente les fils de riches vers les bonnes universités et les postes de commande, et les fils de pauvres vers l'enseignement technique de second ordre, le travail mal rémunéré et le chômage. Elle critique en plus le fait que les analystes s'attaquent surtout aux traits négatifs de la culture de la pauvreté, sans insister sur ses aspects positifs: entraide, capacité de s'organiser pour défendre leurs intérêts, etc.⁶

S.M. Miller, Frank Riessman et Arthur J. Seagull (1968) critiquent l'utilisation du concept de "gratification non-différée", insistant sur le fait que les recherches, jusqu'à maintenant, n'ont

⁶ Aspects qui sont aussi soulignés par W. Mangin (1967).

pas prouvé que les pauvres retardaient moins leur gratification que les riches. Le problème vient de ce que les pauvres ont un revenu inadéquat.

Enfin S.M. Miller, à la suite de sociologues anglais, insiste sur le caractère relatif de la pauvreté dans les sociétés industrielles; elle ne peut être définie absolument pour tous les groupes, par exemple par un indice de consommation de calories, car elle diffère de société à société et de groupe à groupe.

II — POUR UNE APPROCHE DE CLASSE⁷

Pour éclaircir cet amas d'interprétations quelquefois contradictoires, quelquefois simplement divergentes, mais qui se situent presque toutes à l'intérieur d'une explication culturaliste, nous allons maintenant analyser trois points qui apparaissent dans l'une ou l'autre des théories mentionnées et qui sont sujets à critique: 1 — la primauté des valeurs; 2 — la transmission des institutions et des valeurs; 3 — la stratification sociale. Enfin nous présenterons brièvement un cadre de recherche pour l'analyse de la pauvreté.

a) *La primauté des valeurs*

Dans plusieurs analyses, les valeurs sont prises comme étant, sinon l'élément explicatif, du moins l'élément important pour distinguer diverses sous-cultures. Que l'on distingue une sous-culture de la pauvreté ou non, c'est sur la base du même critère: les valeurs. De fait la détermination de la responsabilité interne ou externe de la pauvreté rejoint souvent ce problème de la définition des sous-culture. Car la question que l'on se pose est la suivante: les caractéristiques liées à la pauvreté, se transmettent-elles de génération en génération, c'est-à-dire peuvent-elles fonctionner sans contribution de la société globale (auquel cas elles formeraient une sous-culture), ou ne sont-elles qu'une réponse fondée sur des valeurs partagées avec le reste de la société, à une si-

⁷ J. Hofley (1971) présente un cadre d'analyse de la pauvreté qui insiste surtout sur la position de classe et la transmission des attitudes et comportements selon les clivages de classes. Cependant, malgré des similitudes avec le présent article, celui de Hofley ne sort pas du cadre général des explications nord-américaines.

tuation donnée de l'extérieur (auquel cas elles ne formeraient pas une sous-culture)? De fait, on peut reposer cette question d'une façon plus synthétique: on constate un ensemble de traits et de comportements propres aux milieux défavorisés: pauvreté, criminalité, mariages instables, sous-emploi, chômage, combine, absentéisme à l'école, familles matrifocales; et on se demande: est-ce que ce comportement différent dénote des valeurs différentes, transmises par des mécanismes internes au milieu, ou bien s'agit-il de réponses différentes dues aux circonstances dans lesquelles vivent les défavorisés, les valeurs étant les mêmes, mais les circonstances empêchant de les actualiser?

Implicite dans la position de ce problème est la définition de la culture, ou plutôt de son élément essentiel: un ensemble de principes moraux, de valeurs transmises de génération en génération. Ces valeurs ne sont pas nécessairement claires dans le comportement des individus, mais, pour les divers auteurs, *elles n'en existent pas moins*. Et de fait, si c'est par les valeurs que l'on détermine l'existence ou non d'une sous-culture de la pauvreté, les valeurs, *même non-actualisées*, ont une existence plus forte que les comportements réels.

En examinant l'utilisation du concept de valeurs par les spécialistes américains, on se rend compte qu'il recouvre de fait deux ordres différents de phénomènes. D'abord, comme chez Valentine, il se réfère à un ensemble de principes moraux exprimés, un ensemble d'aspirations, que les pauvres auraient en commun avec le reste de la société. Ce sont, de fait, un ensemble de propositions plus ou moins claires sur l'égalité, la nécessité des études pour réussir, la valeur du travail, etc. Pour d'autres, comme W.B. Miller et Moynihan, les valeurs (ou préoccupations focales) ne sont pas ces principes exprimés, mais plutôt un ensemble de traits psychologiques, tirés de l'observation du comportement, auxquels on postule une existence dans la tête des gens. Comme les comportements sont différents, les valeurs que l'on postule à la base de ces comportements sont différentes.

Chacune de ces formulations comporte une faiblesse fondamentale. D'abord, celle de Valentine ne tient pas compte du fait que les principes exprimés, bien que partagés par l'ensemble de la population américaine, ne représentent rien dans les rapports sociaux réels de la société américaine. De fait, ces grands principes,

tel celui de l'égalité, qui fut adopté dès 1776, aux États-Unis, malgré la présence de millions d'esclaves Noirs dans le Sud, ne se réfèrent ni à une réalité, ni à un véritable idéal à atteindre. Car même après l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, aucune mesure réellement efficace n'a été prise pour effacer l'inégalité des Noirs dans la société américaine (voir Logan, 1965). Ces "valeurs" sont donc partagées, mais loin d'être le cœur de la culture, elle font partie de l'idéologie dominante, dont la fonction principale est de masquer les rapports de classes. Loin d'être un idéal à atteindre, ces "valeurs" forment plutôt un outil pour maintenir les conditions existantes, car elles présentent la société américaine comme potentiellement égalitaire, masquant ainsi les intérêts de classes opposés et le profit que retire la classe dominante dans la société américaine. Ces valeurs ont bien une réalité, mais c'est la réalité de l'idéologie, masque des rapports sociaux, et non la réalité fondamentale, réifiée, que veut en faire la théorie culturaliste. Nous reviendrons plus loin sur la place de l'idéologie dans les rapports sociaux.

Quant à la formulation de W.B. Miller et Moynihan, elle ne fait que renvoyer le problème du niveau des comportements à celui des faits psychologiques, et elle croit ainsi avoir mis à jour les causes fondamentales de la culture de la pauvreté. Or, tout ce qu'elle a fait, c'est *postuler* un ensemble de conditions psychologiques sans les prouver (elles ne peuvent être prouvées) et, en réduisant ainsi les problèmes sociaux à des problèmes psychologiques, elle en donne la responsabilité aux gens qui ont ces conditions psychologiques et aux institutions spéciales qui les transmettent. Et ainsi le problème de la transmission et de la responsabilité est réglé d'un seul coup, la société américaine étant lavée de presque tout soupçon. Ce règlement, très efficace au niveau idéologique, n'en est pas moins artificiel et irrecevable. Il nous permet cependant d'entrer de plein pied dans notre second thème: celui de la transmission de la culture de la pauvreté.

b) *La transmission de la culture*

La transmission de la culture de la pauvreté est vue, par certains auteurs, de la même façon qu'est habituellement considérée la transmission de la culture en général: les institutions éco-

nomiques, politiques, la famille, les valeurs, les comportements, etc., sont transmis en bloc, (en partie à travers la famille), à une autre génération. Cette façon de conceptualiser les régularités de comportement, les continuités de croyance, et le maintien de systèmes économiques et politiques, est par trop simpliste. En effet, si les croyances, les "valeurs", en bref l'idéologie, ainsi que les formes de comportements, sont transmis en partie par la famille, le système économique et politique, a, en lui-même, des mécanismes de *reproduction* propres, même si ces mécanismes, pour assurer une reproduction complète de la société, ont évidemment besoin des individus qui ont déjà intériorisé certaines croyances et appris certains comportements. Mais la reproduction du système économique et celle des individus comme s'insérant dans ce système ne peut être couverte par le concept vague de transmission culturelle.

De fait, si l'on examine la reproduction⁸ sous ses différents aspects, on remarque d'abord la reproduction économique, c'est-à-dire 1 – la reconstitution des moyens de production, et 2 – celle de la main d'œuvre, soit de génération en génération par la procréation, soit jour après jour par le travail non-rémunéré des femmes à l'intérieur de la famille. Cet aspect purement matériel de la reproduction doit être distingué de l'aspect institutionnel (transmission de codes de lois et de systèmes politiques) et surtout de la reproduction idéologique. Dans ce dernier cas, il s'agit d'inculquer aux individus les principes moraux, les formes de comportements nécessaires au maintien de la société.

Cependant, même si certains principes de base sont partagés par tous les membres de la société, d'autres sont spécifiques aux diverses classes sociales. Car les positions des diverses classes sont différentes et demandent des attitudes et comportements différents, en plus d'une formation scolaire différente. La reproduction idéologique recouvre donc ce processus d'inculcation de l'idéologie dominante, mais adaptée aux diverses tâches nécessaires au maintien de la société capitaliste. L'identification de la famille et de l'école comme mécanisme de transmission de cette idéologie (à la fois générale et adaptée) est certes un point intéressant de certaines analyses précitées et de quelques autres. Cependant,

⁸ Pour plus de précision sur la reproduction, voir Althusser (1970).

la signification de ces appareils ne peut s'éclaircir que lorsque la situation théorique du concept de classe sociale est éclaircie. Or la plupart des théories mentionnées se fondent implicitement ou explicitement sur un concept vague de stratification sociale.

c) *Stratification sociale*

Que les pauvres aient une culture spéciale ou non, on les reconnaît comme la strate (ou les strates) inférieure(s) de la société. Il s'agit du (des) groupe(s) qui se situe(nt) au bas de l'échelle pour ce qui est de la richesse, du revenu, de l'éducation, de l'occupation. On pose donc comme principe de définition des strates non leur position à l'intérieur des rapports de production, mais bien leur position extrême sur un continuum. Et c'est bien à un continuum que renvoie la plupart des formulations de la stratification sociale. En effet, la plupart des formulations se fondent sur les différences de revenu ou d'éducation, définissant des seuils arbitraires pour diviser la classe inférieure de la classe moyenne et de la classe supérieure, et même, si on veut rajouter une précision, la classe inférieure inférieure de la classe inférieure moyenne ou de la classe supérieure supérieure et ainsi de suite. Quel que soit le nombre de subdivisions, il renvoie à des divisions arbitraires à l'intérieur d'une variable qui se distribue selon un continuum. Le caractère arbitraire des divisions enlève déjà toute valeur à ces schémas.

Cependant, deux autres critères sont quelquefois utilisés pour définir les strates sociales: l'occupation et les classifications subjectives d'occupations faites par les gens eux-mêmes. Il nous faut les examiner séparément.

L'occupation est le critère qui se rapproche le plus de la position de classe, mais il ne s'y ramène pas. En effet, alors que la position de classe, comme nous le verrons, se définit par rapport à l'extorsion de surtravail, l'occupation se définit par l'activité. Or, comme l'activité peut être définie de multiples façons, que l'on peut en faire des classements toujours à refaire, comme le démontrent les catégories de recensement, elle ne peut donner lieu à une analyse systématique.

Pour ce qui est des classements subjectifs d'occupation, en plus de comporter la faiblesse des classifications d'occupation,

ils fondent la stratification sur une hiérarchie consciente, non-analytique et "spontanée", c'est-à-dire fondée sur les préjugés courants dans la société étudiée, et ainsi ne peuvent pas être pris comme base d'analyse puisqu'ils ne se réfèrent qu'à l'idéologie dominante.

Comme on peut le voir, le concept de stratification sociale pose donc de nombreux problèmes qui l'empêchent d'être utile dans l'analyse de la situation des "classes inférieures" dans les pays capitalistes.

d) *Une approche marxiste*

Les groupes sociaux qui ont été étudiés par les anthropologues et sociologues à l'intérieur de la culture de la pauvreté sont: le sous-prolétariat⁹ urbain ou rural, c'est-à-dire les chômeurs et travailleurs d'occasion ainsi que les vagabonds; les travailleurs des secteurs peu productifs de l'industrie, non-syndiqués et mal payés. Le point commun le plus important de tous ces groupes, c'est leur non-propriété de moyens de production. Tout ce que ces gens ont à vendre, c'est leur force de travail potentielle. Autrement dit, ils font tous partie de la classe ouvrière. En cela, ils s'opposent aux capitalistes, propriétaires des moyens de production, qui achètent la force de travail et extorquent un profit, et ils se distinguent de la petite bourgeoisie, qui contrôle ses moyens de production mais n'achète pas de force de travail. Ils se distinguent aussi des "couches intermédiaires", fonctionnaires et employés de bureau, en tant que leur utilisation réelle ou potentielle est dans le travail producteur de plus-value. Enfin, ils se distinguent des autres couches de la classe ouvrière en tant que leurs revenus, tirés de la vente de leur force de travail ou de diverses formes d'assistance sociale, sont insuffisants étant donné la définition sociale des besoins.

Cependant, les trois groupes sociaux définis plus haut, bien que faisant tous partie de la classe ouvrière, se distinguent entre eux. Ils sont trois couches de la classe ouvrière. Les chômeurs,

⁹ Pour une analyse plus détaillée de certains aspects économiques et idéologiques de la position de classe des sous-prolétaires, voir Bourdieu (1963) et Vercauteren (1970).

assistés sociaux et vagabonds sont ce que Marx a appelé l'armée de réserve, nécessaire dans le capitalisme pour maintenir les salaires bas et ainsi garder les profits à un niveau intéressant. Cette couche, toujours présente, est inhérente au capitalisme. En effet, lorsque l'on approche le plein-emploi, les capitalistes, par l'importation de travailleurs étrangers et/ou le progrès technique, crée un surplus de population ouvrière qui se retrouve dans la réserve de main d'œuvre (voir Marx, 1969, p. 455 sq.). Étant donné la permanence d'au moins une partie de cette réserve, certains individus doivent s'adapter au chômage chronique, soit en comprimant les besoins (vagabonds), soit en dérivant vers des opérations illégales liées à la pègre. C'est cette couche de vagabonds et de truands que Marx a appelé *Lumpen-prolétariat* et qu'il a fustigée dans le manifeste, et non les chômeurs, même chroniques (Marx, 1960, p.33).

La deuxième couche, celle des ouvriers saisonniers de l'agriculture, a un emploi, mais mal rémunéré et irrégulier. De fait, les travailleurs agricoles sont dans une situation sensiblement similaire aux travailleurs temporaires ou occasionnels des villes.

Quand aux ouvriers des secteurs peu-productifs, ils peuvent avoir un emploi à plein-temps, mais ils sont soumis à des conditions de travail très dures, insalubres et ils doivent les subir s'ils ne veulent pas perdre leur emploi qui sera pris par l'un des membres de l'armée de réserve.

Comme on peut le voir, ces trois couches de la classe ouvrière n'ont pas la même position dans les rapports de production même si fondamentalement elles font partie de la classe ouvrière. Elles ont toutefois en commun, en opposition aux autres couches de cette même classe, un revenu inadéquat aux besoins définis socialement. Leur position différente cependant n'empêche pas un va-et-vient constant entre les différentes couches. Or l'explication de l'existence de ces couches tient au mode de production capitaliste lui-même. C'est à cause de la recherche du profit capitaliste dans l'industrie et l'agriculture qu'il existe une telle population d'ouvriers temporaires ou mal payés. C'est donc véritablement dans les rapports de production capitaliste qu'il faut en chercher la cause.

Mais la cause étant donnée, il faut assurer le maintien des rapports de production. Et c'est là que jouent les divers appareils

de transmission du savoir et de l'idéologie. La famille, l'école, les églises, etc., ont pour effet de modeler les individus pour qu'ils s'insèrent dans les rapports de production capitaliste là où il le faut. Comme il est plus simple de reproduire les classes en se servant des individus qui en font déjà partie, les fils d'ouvriers deviennent en *majorité* ouvriers et les fils de bourgeois, bourgeois. Cependant, pour que l'idéologie dominante puisse jouer efficacement son rôle, il faut qu'il y ait une certaine mobilité. De là vient la réussite de fils d'ouvriers, mais surtout leur insertion dans ces couches intermédiaires qui se sont développées depuis quelques décennies et qui donnent l'illusion de la mobilité.

Dans cette perspective, la pauvreté n'est pas un phénomène unique, mais bien le fait de quelques couches de la classe ouvrière. La cause de la pauvreté est à rechercher dans les rapports de production capitalistes centrés sur le profit. Pour maintenir ces rapports il est nécessaire d'inculquer aux individus des principes et des modes de comportement qui s'y adaptent, c'est-à-dire l'idéologie dominante. C'est à cette inculcation, toujours imparfaite, que servent la famille et l'école. L'école sert aussi, comme le souligne Leacock (1971), (voir aussi Baudelot et Establet, 1970 et Bourdieu et Passeron, 1970), à diviser le savoir pour assurer que les diverses positions nécessaires à la production capitaliste soient pourvues en effectifs.

Cette façon de poser le problème voit dans les rapports de production capitalistes la cause de la pauvreté. Elle explique donc les comportements, croyances et attitudes des défavorisés, que Lewis a baptisés "culture de la pauvreté", comme l'idéologie dominante, adaptée aux sous-prolétariats et aux ouvriers mal rémunérés, inculquée par la famille et par l'école.

On réussit donc, avec une analyse de classes, à intégrer dans un cadre cohérent les divers éléments soulignés par les auteurs américains et à sortir du cercle vicieux des explications culturalistes.

CONCLUSION

Les explications de la "culture de la pauvreté" dans la science sociale américaine, sauf quelques exceptions (Matza et Ruyle),

s'en tiennent à une définition culturelle de la pauvreté et ainsi ne peuvent en cerner les divers aspects. Car, en utilisant une vue univoque des rapports sociaux et de l'idéologie, c'est-à-dire en présentant tous les éléments de la réalité sociale comme étant semblables en ce qu'ils constituent le bagage spécifiquement humain, transmis de génération en génération, elles tournent en rond et ne débouchent jamais sur une formulation utile du problème.

En distinguant les rapports de classe, dans leur base économique, de l'idéologie¹⁰ et de la transmission de cette idéologie, et en voyant les interrelations entre ces différentes instances de la réalité sociale, on en arrive à une définition plus complexe de cette réalité dont la pauvreté fait partie et, du moins nous le croyons, à une meilleure compréhension de la pauvreté et des problèmes qui y sont reliés.

RÉFÉRENCES

ALTHUSSER, LOUIS

1970 "Idéologie et Appareils Idéologiques d'État," in *La Pensée*, juin 1970, n° 151, p. 3-38.

BAUDELOT, C. et ESTABLET, R.

1970 *L'École capitaliste en France*, Paris, Maspéro.

BOURDIEU, PIERRE

1963 *Travail et Travailleurs en Algérie*, Paris, Mouton.

BOURDIEU, P. et PASSERON, J. C.

1970 *La Reproduction*, Paris, Éd. de Minuit.

GANS, HERBERT J.

1962 *The Urban Villagers*, New York, The Free Press.

1968 "Culture and Class in the Study of Poverty," in Moynihan, Daniel P. (Ed.), *On Understanding Poverty*, New York, Basic Books, p. 201-228.

HOFLEY, JOHN R.

1971 "Problems and Perspectives in the Study of Poverty," in Harp, John and John R. Hofley (Ed.), *Poverty in Canada*, Scarborough, Prentice-Hall, p. 101-115.

¹⁰ Nous laissons ici de côté l'instance juridico-politique dont nous avons peu parlé dans cet article, mais qui constitue un aspect essentiel de tout phénomène social, et qu'il faut intégrer à l'analyse de la pauvreté. Ce sont les limites de cet article qui nous empêchent d'étudier cet aspect.

LEACOCK, ELEANOR B.

- 1971 "The Concept of Culture and the Culture of Poverty," in Leacock, Eleanor B. (Ed.), *The Culture of Poverty: A Critique*, New York, Simon and Schuster, p. 9-37.

LEWIS, OSCAR

- 1961 *The Children of Sanchez*, Random House, New York.
 1966 "The Culture of Poverty," in *The Scientific American*, Oct. 1966, p. 19-25.
 1968 *A Study of Slum Culture: Backgrounds for La Vida*, New York, Random House.
 1969 *La Vida*, Paris, Gallimard, (publié en 1966).

LEWIS, OSCAR et AL.

- 1967 CA Book Review: The Children of Sanchez, Pedro Martinez and La Vida, in *Current Anthropology*, vol. 8, n° 5, Déc. 1967, p. 480-500.

LOGAN, RAYFORD W.

- 1965 *The Betrayal of the Negro*, New York, Collier Books.

MANGIN, WILLIAM

- 1967 "Squatter Settlements," in *The Scientific American*, Octobre 1967.

MARX, KARL et ENGELS, FRIEDRICH

- 1960 *Le Manifeste du Parti Communiste*, Paris, 10/18.

MARX, KARL

- 1969 *Le Capital*, Livre I, Paris, Garnier-Flammarion.

MATZA, DAVID

- 1966 "The Disreputable Poor," in Bendix, Reinhardt et S. M. Lipset (Ed.), *Class, Status and Power*, p. 289-302.

MILLER, HERMAN P.

- 1965 "Is the Income Gap closed?", in Ferman, Louis A. et al (Ed.), *Poverty in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 24-39.

MILLER, S. M.

- 1971 "Poverty," in Harp, John and John R. Hofley (Ed.), *Poverty in Canada*, Scarborough, Prentice-Hall, p. 90-100.

MILLER, S. M., RIESSMAN F. et SEAGULL, ARTHUR J.

- 1965 "Poverty and Self-Indulgence," in Ferman, Louis A., et al. (Ed.), *Poverty in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 416-432.

MILLER, WALTER B.

- 1965 "Focal Concerns of Lower Class Culture," in Ferman, Louis A., et al. (Ed.), *Poverty in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 396-405.

- 1968 "The Elimination of the American Lower Class as National Policy," in Moynihan, Daniel P. (Ed.), *On Understanding Poverty*, New York, Basic Books, p. 260-315.

MOYNIHAN, DANIEL P.

- 1965 *The Negro Family. The Case for National Action*, Washington, D.C., Office of Policy Planning and Research, U.S. Dept. of Labor.

ORNATI, OSCAR

- 1965 "Poverty in America," in Ferman, Louis A. et al. (Ed.), *Poverty in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 24-39.

ORSHANSKY, MOLLIE

- 1965 "Counting the Poor," in Ferman, Louis A., et al. (Ed.), *Poverty in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 67-106.

RAINWATER, LEE

- 1968 "The Problem of Lower-class culture and Poverty Strategy," in Moynihan, Daniel P. (Ed.), *On Understanding Poverty*, New York, Basic Books, p. 229-259.

RODMAN, HYLAN

- 1964 "Middle-class Misconceptions about Lower-class families," in Shostak, Arthur B. and William Gomberg (Ed.), *Blue-Collar World*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.

RUYLE, EUGENE F.

- 1971 *The Political Economy of a Japanese Ghetto*, Unpublished Ph.D. Dissertation, Columbia University.

VALENTINE, CHARLES A.

- 1968 *Culture and Poverty*, Chicago, University of Chicago Press.

VERCAUTEREN, PAUL

- 1970 *Les Sous-Proletaires*, Bruxelles, Éditions Vie Ouvrière.